

La rencontre des corps

Mihaela Lazarov

a-corps et désaccords *

La première véritable rencontre, le premier accord est une séparation, un désaccord : celle opérée par la naissance de l'enfant. Ensuite, lors de l'allaitement, le sein de la mère est perçu par le nourrisson comme une partie de son propre corps. Le sevrage est une deuxième séparation des corps qui confirme la première, celle qui a eu lieu lors de la naissance. La rencontre des corps se fonde donc sur la séparation des corps ou plutôt des bouts de corps.

Quant au « désir d'enfant », il porte à confusion. Il est évoqué d'abord chez la future mère, même si aujourd'hui on parle de ce désir chez le futur père aussi, alors que l'on ne parle ni du même désir, ni du même enfant fantasmé chez les deux. Comme objet du fantasme, l'enfant est donc d'abord séparé du sujet pour que les deux puissent se rencontrer dans la formule du fantasme, \$ poinçon petit *a*. Car c'est ce désaccord initial entre l'objet du fantasme et le sujet, divisé, qui permet leur rencontre à travers un circuit signifiant représenté par le poinçon, circuit qui accorde les deux éléments. Accord temporaire et limité pour le futur parent, car à l'apparition du corps du nouveau-né l'on assiste plutôt à un dés-*a*-corps, un désaccord qui remanie profondément la subjectivité des parents, et notamment de la mère, à partir de ce surgissement d'un corps étranger avec lequel il s'agit de s'accorder.

Parmi les premiers accords mère-enfant figure, au-delà de l'allaitement et des soins en général, l'accord entre le corps parlant de la mère, avec tout le mystère de ce corps parlant, comme le dit Lacan dans le séminaire *Encore*¹, et le corps *lalangue* de l'enfant, qui répond ainsi au désir de la mère. C'est ainsi que s'opère le passage de l'objet de la satisfaction du besoin à l'objet de la satisfaction de la demande, un objet du don, un don d'amour qui introduit le manque. Le stade du miroir² participe également à ce type de rencontre des corps, car il les fixe dans un plan imaginaire, mais en les nouant au registre du réel et au registre du symbolique, ce qui empêche que

ce plan imaginaire, fondamental dans la constitution de la subjectivité chez l'enfant, ne fiche le camp, comme cela arrive dans la psychose.

La séparation, non pas de la mère, mais des objets donnés par la mère – l'on confond souvent les deux, en oubliant la seconde –, cette séparation permet également à l'enfant de rencontrer d'autres corps, des semblables, à travers l'intérêt qu'il montre pour les objets que possèdent diversement ces petits autres. Qui n'a pas été témoin dans les squares, à la crèche ou à la maison de ces moments où l'enfant veut à tout prix arracher l'objet (le jouet) qu'un autre enfant a dans ses mains, provoquant la réaction embarrassée des parents qui se lamentent sur le fait que leur enfant n'a pas encore appris à partager. Alors qu'en fait c'est du partage qu'il s'agit, mais à travers la rencontre du corps de l'autre, qui détient l'objet, objet rendu précieux seulement parce que c'est l'autre qui l'a. Ce que l'enfant veut en fait partager, c'est le corps de l'autre à travers une rencontre médiée par l'objet en question. On peut d'ailleurs toujours lui offrir le même objet-jouet qu'à l'autre, cela ne l'intéresse guère, car il n'induit pas la rencontre des corps. C'est encore plus parlant lorsqu'il s'agit directement des bouts du corps de l'autre que l'enfant explore.

Quant au fameux « doudou », cet objet dit transitionnel joue un temps le rôle essentiel de « bout de corps » qui aide l'enfant à se séparer progressivement des bouts du corps maternel, d'où l'importance de son odeur corporelle imprégnée et de son appropriation exclusive par l'enfant. Ensuite, le jeu du « ooo ... a », traduit par Freud en « fort ... da³ », permet à l'enfant de s'exercer à la séparation d'avec le corps maternel, figuré par la bobine, lorsque la mère devient ainsi symbolique.

Voilà pourquoi la rencontre des corps se fait à partir des objets, *a*-corps donc, par un circuit permettant à l'un de chercher un objet « perdu » de son corps propre à l'endroit du corps de l'autre. De même, la parole est accordée primordialement à l'enfant en fonction de la façon dont sa *lalangue* a su prélever un désaccord dans le langage de l'Autre. L'enfant se met sur la voie du désir en présence du corps de l'autre, dans ce qu'on peut appeler une rencontre, à partir du moment où c'est à l'endroit du corps de l'autre que se trouve l'objet séparateur qui intéresse le sujet.

Ensuite, il y a la rencontre avec le corps propre lors de sa transformation à partir de la préadolescence. L'adolescence fait revivre au sujet, dans ses éveils, tardifs par rapport aux premiers vrais éveils du corps, les mêmes affres quant aux *a*-corps et désaccords des corps. La structuration subjective se confirme et se précise et la séparation nécessaire pour permettre une rencontre des corps met davantage en évidence que c'est un objet hors

corps, l'objet a , qui joue l'intermédiaire entre ces corps qui se rencontrent à travers lui, ce qui aboutit à une rencontre, mais une rencontre ratée. Car il n'y a pas de rapport sexuel. C'est le cas de la névrose. Dans la perversion, il s'agit du déni de ce ratage de la rencontre, le sujet s'accrochant à l'objet fétiche comme l'enfant aux jupes de sa mère. Par contre, dans la psychose, la rencontre est réussie, puisque l'objet a n'est pas hors corps. Le sujet psychotique l'a sur lui, dans sa poche.

Nous savons bien que non seulement la rencontre des corps implique une intrication des registres imaginaire, symbolique et réel sous la forme d'un nouage, borroméen ou non, selon les structures, mais elle implique aussi une logique du signifiant où l'amour est terme médian entre jouissance et désir. La rencontre du corps imaginaire avec le corps de jouissance, leurs a -corps dans le désaccord, est rendue possible par la dimension du don d'amour.

Les modalités de rencontre du corps de l'autre dépendent de la structure du sujet. L'impossible de la rencontre effective des corps se révèle au niveau de la jouissance, car le sujet ne sait rien de la jouissance d'un autre corps que le sien. Toutefois, dans la psychose, le sujet est envahi par la jouissance de l'autre, jusqu'à en être persécuté.

Je vais tenter d'illustrer la clinique de la rencontre des corps par une vignette concernant deux sœurs adolescentes. Il y est question d'un passage à l'acte qui fait irruption dans leur quotidien. Sarah est âgée de 17 ans, sa petite sœur Samia en a 16. Elles étaient très proches pendant l'enfance, elles n'ont qu'un an d'écart, mais leur rivalité fraternelle atteint son comble depuis le début de l'adolescence. Pubères, elles ont subi à tour de rôle des attouchements sexuels, Sarah de la part d'un oncle, puis du compagnon de sa mère, Samia de la part d'un jeune du collège. Le père a refusé de porter plainte, Samia a porté la parole de sa sœur aînée auprès de leur mère, qui n'en a rien fait non plus.

Chacune pique les vêtements de l'autre, Sarah insulte souvent Samia. Cette dernière est déscolarisée et marginalisée dans la famille, alors que Sarah, l'aînée, poursuit sa scolarité et assume la place d'autorité que lui laisse la mère, plutôt passive.

Un matin, les deux sœurs se retrouvent dans la salle de bains. Sarah, l'aînée, constate que Samia a osé lui piquer un joli pull. La voyant habillée avec son propre pull, Sarah se met en colère, la dispute dégénère, Sarah tire Samia par les cheveux, et d'un coup Samia poignarde sa sœur aînée dans le ventre. Le sang coule, la mère arrive, alertée par les cris, mais décide de ne pas appeler les secours. Face à l'importance de l'hémorragie, elle finit par

emmener sa fille à l'hôpital, en lui demandant de ne pas révéler qui l'a poignardée. Sarah dit tout de même la vérité au médecin.

En entretien, Samia soutient qu'elle n'avait pas de couteau sur elle, mais qu'elle est tombée par terre et, sous le coup de la douleur et de la colère, lorsque sa grande sœur lui tirait les cheveux, elle a attrapé une brosse qui était par terre ou alors un couteau qui se trouvait là, sur le carrelage de la salle de bains (selon les versions). Elle n'exprime pas de regrets et insiste sur le fait qu'elle n'en pouvait plus de toutes ces insultes et de se sentir rabaissée. Donc, dit-elle, ce matin-là toute sa souffrance est ressortie à travers ce geste.

Mon commentaire est que lors de cette scène la différence entre les positions subjectives des deux sœurs apparaît assez clairement. Je dirais, en référence au thème de notre séminaire, qu'elles se tombent dessus, mais l'une semble être dans le « crêpage de chignon », alors que l'autre semble être dans un autre registre, puisque poignarder quelqu'un, c'est risquer de le tuer. D'ailleurs, le couteau est passé à un centimètre d'un organe vital. Selon Samia, le couteau était déjà là par terre, alors qu'à l'évidence il était déjà sur elle, lorsqu'elle est entrée dans la salle de bains. Dans ce passage à l'acte qui aboutit à un corps à corps violent, pour la cadette a lieu une rencontre de corps réussie avec sa sœur aînée. L'objet *a* ne semble pas être pour elle un objet hors corps. Il n'y a pas de séparation opérante. Elle passe à travers le miroir, au moyen du couteau.

Enfin, je vais me pencher un peu plus sur un autre type de rencontre des corps : la rencontre analytique.

Partons de la prémisse suivante : toute rencontre des corps est un champ de bataille. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout d'abord, l'une des significations du mot rencontre est celle d'affrontement, de confrontation. La rencontre des corps et son dénouement ne sont pas décidés à l'avance. Cela est vrai aussi en ce qui concerne la cure analytique : toute séance d'analyse est une rencontre imprévisible. La rencontre analytique a la dimension d'une rencontre existentielle, décisive pour le sujet. C'est comme dans la rencontre amoureuse, l'analysant choisit son analyste en fonction d'une singularité de son fantasme fondamental.

Comment tout cela se traduit-il dans la cure analytique ? Il est clair que le début d'une analyse implique une première rencontre des corps – ce qui pourrait être contredit depuis une année, à cause de la pandémie. Mais peut-on vraiment engager une analyse sans une première rencontre des corps ? Cette question me semble essentielle. Cette situation peut aussi maintenir l'illusion chez le patient de la possibilité d'une « vraie » rencontre

des corps après la fin de la crise sanitaire. Et que faire des cas dits d'urgence, lorsque quelqu'un nous sollicite car en tant que sujet il est au plus bas ? En cas de confinement, l'invite-t-on à attendre le déconfinement ?

Voici ce que dit Lacan dans son séminaire ...*Ou pire* : « Quand quelqu'un vient me voir dans mon cabinet pour la première fois, et que je scande notre entrée dans l'affaire de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important, c'est la confrontation des corps. C'est justement parce que ça part de cette rencontre de corps qu'il n'en sera plus question à partir du moment où on entre dans le discours analytique. Mais il reste qu'au niveau où fonctionne le discours qui n'est pas le discours analytique, la question se pose de comment ce discours a réussi à attraper des corps ⁴. »

Donc, une fois que le transfert est installé, il se produit un manque du côté analysant qui rend la rencontre des corps impossible. Le transfert est censé barrer précisément ce qui semblait envisageable au départ, à savoir la confrontation des corps.

C'est ainsi qu'au fil des séances l'*a*-corps laisse la place au désaccord, et le sujet supposé savoir, à l'objet *a*.

Mots-clés : séparation, corps, désaccords, objet a.

*[↑] Intervention à la séance « La rencontre des corps » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 18 mars 2021.

1.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 118.

2.[↑] J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 93-100.

3.[↑] S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 51-55.

4.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 228.